

## Le musicien Auguste Descarries (1896-1958) entre Montréal et Paris

Danièle Letocha et Hélène Panneton

André Mathieu a été très largement réhabilité au cours des dernières années auprès du public mélomane québécois. Auguste Descarries compte parmi les nombreux autres musiciens que l'histoire avait relégués aux oubliettes. Avec lui, les Achille Fortier, Emiliano Renaud, Lionel Daunais, Omer Létourneau et Antoine Dessane demeurent des maillons manquants dans la chaîne reliant nos balbutiements à la musique d'aujourd'hui. C'est avec l'idée de reconstituer l'un de ces maillons qu'a été fondée, en 2012, l'Association pour la diffusion de la musique d'Auguste Descarries (ADMAD), avec le soutien de la famille du compositeur. L'un des principaux défis consiste à rendre ses partitions lisibles, à les distribuer et à faire résonner partout le nom du musicien. Mais quelle joie éprouve-t-on lorsqu'une œuvre naît ou renaît, issue d'un manuscrit entreposé depuis 60 ans, et qui réussit à définir avec une précision accrue les traits d'Auguste Descarries, de l'homme et de l'artiste! Le présent article retrace les principaux événements qui ont marqué la formation du musicien au cours de son séjour en Europe.

Créé en 1911 sous le gouvernement de Lomer Gouin (1905-1920), le prix d'Europe marque l'intervention de l'État dans la vie culturelle, ce qu'Athanase David et sa femme Antonia Nantel poursuivront sous le ministère d'Alexandre Taschereau (1920-1936). Ici se manifeste une ligne de séparation nette. D'une part, les anglophones du Québec, résidant presque tous à Montréal, pratiquent les subventions discrétionnaires aux artistes : ils s'en remettent aux goûts et aux préférences de mécènes privés. Ainsi, la chanteuse Pauline Donalda née Lightstone, la future directrice de l'Opera Guild de Montréal, est fière d'avoir changé son nom pour montrer sa reconnaissance envers son bienfaiteur Donald A. Smith devenu Lord Strathcona<sup>1</sup>. D'autre part, chez les francophones, on choisit la formule européenne des concours publics avec jury. « Les Anglo-Québécois semblent avoir boudé le prix d'Europe » écrit Mireille Barrière<sup>2</sup>, statistiques à l'appui.

Avant d'obtenir ce prix en 1921, Auguste Descarries (1896-1958) a été à Montréal l'élève surdoué de Rodolphe Mathieu (le père d'André Mathieu), de Jean Dansereau et d'Alfred Laliberté. Entre 1901 et 1911, ce dernier avait fait un séjour de quatre ans à Berlin et plusieurs visites à Bruxelles où il avait connu Paul Lutzenko, les trois frères Conus, Alexandre Scriabine et Nicolas Medtner<sup>3</sup>. Il fut l'élève des cinq premiers<sup>4</sup>. À son retour, Laliberté ouvrit un studio musical à Montréal en 1911 puis un autre à New York en 1913 et mit la musique de Scriabine à l'honneur aux deux endroits. On voit que l'intérêt pour la musique russe s'est développé à Montréal avant qu'Auguste Descarries ne séjourne à Paris. Dans son essai fondateur sur la vie et l'œuvre d'Auguste Descarries, Marie-Thérèse Lefebvre écrit : « Et pourtant l'art russe, et particulièrement la musique, avaient eu une résonance profonde dans le milieu culturel québécois entre 1900 et

---

<sup>1</sup> Gilles Potvin, « Pauline Donalda » in H. Kallmann, Gilles Potvin, Kenneth Winters, *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal: Fides, 1983: pp. 283-284

<sup>2</sup> « Lomer Gouin et la culture. L'appropriation d'un rôle » in *Les 100 ans du prix d'Europe. Le soutien de l'État à la musique de Lomer Gouin à la Révolution tranquille*, Québec : P.U.L., 2012, p. 9

<sup>3</sup> Medtner lui a dédié une sa sonate op.53 no.2.

<sup>4</sup> Gilles Potvin, « Alfred Laliberté », *op.cit.* p.551

1939<sup>5</sup>». En 1921, Descarries est déjà un pianiste et un organiste confirmé. À 19 ans, il avait succédé à Alexis Contant à l'orgue de l'église Saint-Jean-Baptiste<sup>6</sup> où on venait l'entendre improviser.

Il est issu d'un milieu de bourgeoisie instruite qui détient prestige et pouvoir. Son père, Joseph-Adélar, est avocat, maire de Lachine et député conservateur à Québec et à Ottawa. Propriétaire terrien, il a donné à la ville le terrain du cimetière. Sa mère est pianiste amateur, élève de Victoria Cartier. Mais une vengeance politique va les ruiner au début des années vingt. En effet, en 1917, Joseph-Adélar a voté contre la conscription. Le parti ira jusqu'à mettre sa banque en faillite avant même que le krach ne frappe la société entière.

Les moyens sont donc très limités pour Auguste Descarries qui vient d'épouser Marcelle Létourneau, issue du même milieu que lui et remplie d'ambition pour son mari. Grâce au prix d'Europe et à une bourse québécoise, il passera huit ans à Paris, principalement dans les cercles de musiciens russes réfugiés du Conservatoire de Saint-Pétersbourg, en se consacrant entièrement à l'étude, à l'interprétation pianistique et à la composition. Ses principaux maîtres russes furent Georges Catoire et les frères Conus. Il fréquente Nicolas Medtner et Alexandre Glazounov, lors du séjour qu'il fit à Paris pour un festival consacré à ses œuvres, en 1928. Ce dernier aura une influence significative sur la composition pianistique que Descarries est alors en train de développer.

Auguste et Marcelle habitent d'abord dans Paris. La vie trépidante des conférences, des récitals et concerts, des créations (dont les siennes) ne laissent pas assez de place à la composition. Ils vont emménager à Montmorency, au nord de la ville. On ne peut pas penser que cela les éloigne des autres musiciens canadiens. En fait, ils ne les fréquentent guère car Auguste Descarries s'identifie à la musique néoromantique tandis que, pour la plupart, ceux-ci s'identifient au courant « moderniste » de la musique atonale qu'illustrent Igor Stravinsky et Sergueï Prokofiev, deux autres Russes ayant séjourné en France dans les années vingt. C'est le cas de Claude Champagne qui réside à Paris dans les mêmes années que Descarries, soit de 1921 à 1928<sup>7</sup>. On voit que les musiciens russes sont nombreux à Paris et qu'ils se trouvent du côté postromantique aussi bien que du côté moderniste.

Dans son style vif, précis et souvent ironique, Marcelle Descarries rappelle, près de cinquante ans plus tard, la visite héroïque d'Alexandre Glazounov chez eux, à Montmorency.

«Lorsque Glazounoff vint à Paris, en 1928, pour diriger un festival de ses œuvres à la grande salle Pleyel, nous avons demandé à notre ami, le peintre Sacha Ziloty, de bien vouloir l'amener à déjeuner chez nous, à Montmorency. Quelle heureuse jeunesse qui ne doute de rien ! Le jour où Glazounoff arriva chez nous avec notre ami, nous trouvions tout naturel qu'il ait pris le train à la Gare du Nord, fait une correspondance à Enghien avec le "tortillard" qui faisait la navette pour Montmorency et, en plus, marché à pied le demi-mille qui le conduisait à notre pavillon, 11, rue Féron, sans emprunter le seul cocher du patelin qui devait sans doute être à cuver son vin au bistro de la gare. Entrant chez nous, Glazounoff, à cet âge il avait l'allure d'un pachyderme, portait un mouchoir noué autour de la tête pour éviter de prendre une fluxion à cause d'un mal de dent. Il

---

<sup>5</sup> Ce texte fondateur de 37 pages, établi, entre autres, sur des sources primaires jusqu'alors ignorées, donne un nouveau départ à la recherche universitaire sur ce musicien. Cf. «Le pianiste et compositeur québécois Auguste Descarries (1896-1958) et à son association au mouvement néoromantique russe», *Les cahiers des dix* no.67, Québec: éd. La Liberté, 2013, p.150

<sup>6</sup> Article «Auguste Descarries» dans Wikipédia

<sup>7</sup> Louise Bail Milot, «Champagne, Claude» (2015). In *The Canadian Encyclopedia*. Consulté le 19 avril 2019 ; <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/champagne-claude>

me parut à la fois sublime et pittoresque, comme un personnage de Dickens (ou un dieu déchu de l'Olympe). Il était convenu avec Ziloty que nous éviterions de le faire boire ; grâce cependant au service de ma bonne, Marie Bretonoux, et les bons vins aidant, le repas s'harmonisa chaleureusement avec la conversation. Après le digestif, Glazounoff prit sur la table la bouteille entamée d'un calvados 1896, l'apporta sur le piano du studio et s'installa pour déchiffrer une composition de mon mari. En nous quittant, il apportait en cadeau une autre bouteille de notre précieuse réserve de ce calvados, tout en prenant rendez-vous avec Auguste pour ses prochaines leçons. Il nous fit le grand honneur d'assister au premier récital de mon mari, à la salle de l'ancien Conservatoire, en février 1929<sup>8</sup> ».

Peu de temps après, le couple Descarries rentra définitivement à Montréal dans ce cadre que Marcelle avait jugé sévèrement en 1974, se remémorant l'après-première-guerre: «Au Québec, il y a cinquante ans, la musique, comme la poésie et la peinture, était considérée comme un art d'agrément<sup>9</sup>».

---

<sup>8</sup> Marcelle Létourneau-Descarries, « Un musicien canadien à Paris 1921-1930 », *Les Cahiers canadiens de musique* n° 8, Printemps 1974, p. 6

<sup>9</sup> *Ibid.* p.1